

La
collection

Guide
de visite

ENNASUAL
STRA-XUAEB SED
LANONTNAC EÉSUS

La collection

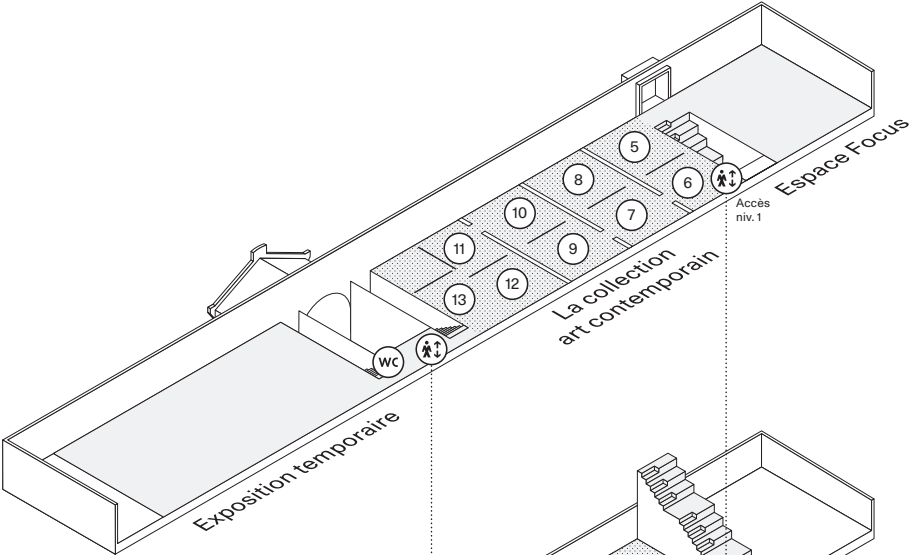
Voir ici ce qu'on ne voit pas ailleurs ! C'est dans cet esprit qu'a été conçu le parcours qui conduit les visiteuses et les visiteurs à travers les salles d'exposition consacrées à la collection lausannoise. Depuis 1816, celle-ci n'a cessé de s'enrichir au fil des ans grâce à des acquisitions, des dons, des legs et des dépôts. Tout en offrant des comparaisons avec les courants internationaux, le patrimoine réuni donne la mesure de la création des artistes d'origine vaudoise et plus largement suisse romande, qu'ils aient poursuivi leur carrière dans leur pays ou à l'étranger.

Quelques points forts se dégagent: le néoclassicisme, l'académisme, le réalisme, le symbolisme et le postimpressionnisme; la peinture abstraite en Europe et aux États-Unis; l'art vidéo suisse et international; la nouvelle figuration; l'abstraction géométrique et, toutes périodes confondues, les pratiques artistiques attestant d'un engagement politique et social. On citera encore d'importants fonds monographiques, parmi lesquels ceux de Charles Gleyre, Félix Vallotton, Théophile-Alexandre Steinlen, Pierre Soulages ou encore Giuseppe Penone.

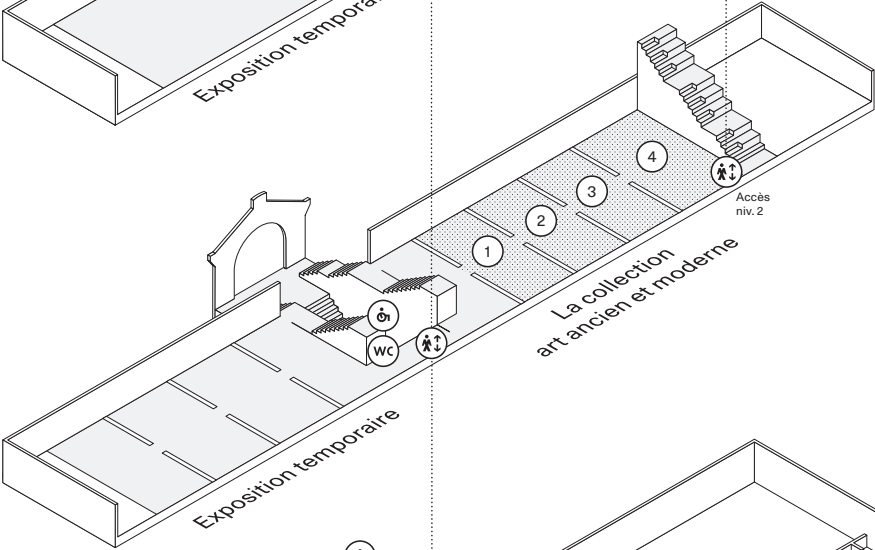
La visite se déroule sur deux étages. La sélection présentée évolue régulièrement. Des œuvres prêtées par des collections privées dialoguent avec celles de la collection cantonale, prélude au renouvellement constant du regard porté à Lausanne sur la formidable vitalité de l'art.

Plan

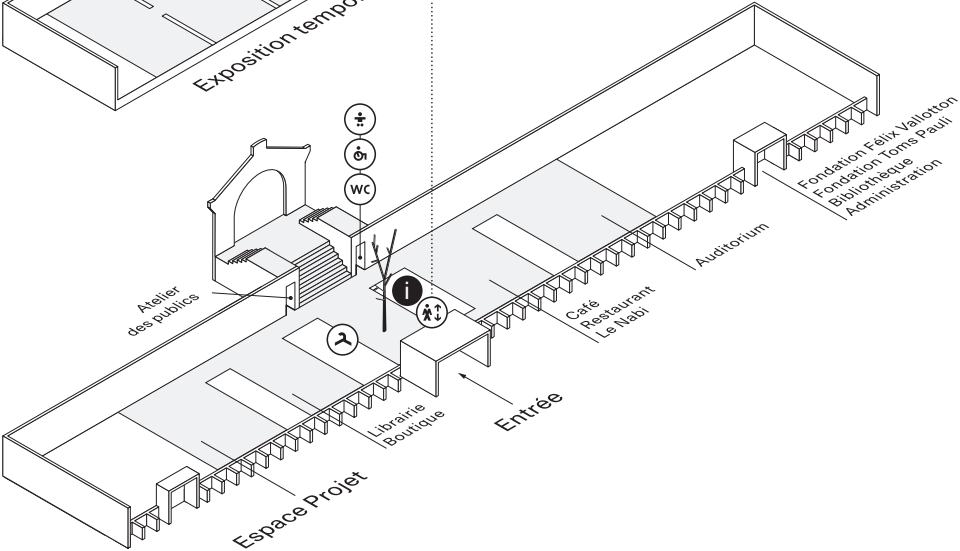
2



1



0



1^{er} étage

Salle 1:

En route vers la modernité

La Bible et les récits de l'Antiquité

Dès le XII^e siècle, un sentiment nouveau se fait jour en Europe qui annonce l'humanisme de la Renaissance : les peintres et les sculpteurs placent désormais l'être humain au centre du monde. La Bible et les évangiles apocryphes demeurent une source d'inspiration majeure. Les épisodes de l'enfance de Marie et de Jésus se prêtent au rendu plus réaliste des scènes de la vie quotidienne (Francesco da Rimini, Cercle de Quentin Metsys). Les paysages et les architectures sont nourris de l'observation sur le terrain, tout en intégrant parfois des éléments antiquisants ou orientalisants (Cercle de Pieter Coecke van Aelst). À l'époque baroque, l'Ancien Testament inspire des compositions ambitieuses, traitées dans des grands formats ; à la fin du XVII^e siècle, au Sud, et dans le sillage du Caravage, l'École napolitaine recourt au clair-obscur pour dramatiser les grands sujets moraux (Luca Giordano). Au Nord des Alpes, les épopées guerrières de l'histoire antique inspirent la tapisserie flamande.

Italie et Orient

À la fin du XVIII^e siècle, de nombreux artistes suisses émigrent à Paris ou en Italie. Jacques Sablet s'établit durablement à Rome. Écarté des commandes d'art religieux réservées aux artistes catholiques, il se spécialise dans des portraits de groupe en plein air et des scènes populaires. Une génération plus tard, Charles Gleyre, après une formation à Paris et un séjour à Rome, se rend en Orient où il accomplit un long périple qui le conduit de la Grèce jusqu'en Nubie. De retour à Paris, il se consacre à la peinture d'histoire antiquisante, traçant un chemin singulier entre fougue romantique et rigueur académique.

Paysages

Dès les dernières années du XVIII^e siècle, le paysage accueille l'expression d'une sensibilité météorologique qui traduit le sentiment d'insécurité dans lequel baignent les années de la Révolution française et des guerres napoléoniennes. La peinture de catastrophe, avec ses orages et ses éruptions volcaniques, mais aussi ses vastes territoires désolés, exprime la solitude de l'être humain et la grandeur sublime de la nature (Louis Ducros, Charles Gleyre).

Histoire moderne

Tous deux formés à Paris dans l'atelier du peintre Joseph-Marie Vien, les Suisses romands François Sablet et Jean-Pierre Saint-Ours adhèrent au néoclassicisme, un courant qui, au tournant du XIX^e siècle, réagit aux exubérances du baroque et du rococo. Inspirés par la simplicité et la rigueur des arts grec et romain, ils châtient leur style : le contour se fait ferme, la ligne pure, et les couleurs franches. Leurs sujets font l'éloge des grands principes éthiques qui doivent régir désormais la vie privée du citoyen, comme la solennité du mariage, ou la dignité dans le deuil. La cellule familiale est célébrée dans sa résistance aux séismes de l'époque, symbolisés par les cataclysmes naturels.

Salle 2 :

Le triomphe du réalisme

Au XIX^e siècle, la Suisse franchit pas à pas les étapes qui feront d'elle un État fédéral unifié. En l'absence d'une formation académique centralisée et d'un marché de l'art dynamique sur le sol national, ses artistes s'exilent souvent à l'étranger. C'est dans le paysage et dans la peinture de genre qu'ils vont affirmer leur singularité. Les Genevois François Diday et Alexandre Calame sont les premiers à créer les prémices d'un art helvétique avec la représentation de paysages typiquement suisses. Diday s'attaque aux hauts sommets alpins, dont il donne une vision monumentale et sublime, encore fortement empreinte de romantisme. Son élève Calame, influencé par la peinture hollandaise du XVII^e siècle, leur préfère les vues de moyenne altitude.

Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, le triomphe du réalisme – du naturalisme à l'impressionnisme – permet aux Suisses de s'imposer au Salon parisien. Leurs œuvres s'attachent à la représentation des mœurs et des costumes des populations vivant à l'écart des métropoles, épargnées par la révolution industrielle qui fait disparaître les sociétés agraires et artisanales. Eugène Burnand et Ernest Biéler traitent la peinture animalière et les scènes de genre dans le format monumental jusqu'alors réservé à la peinture d'histoire. Albert Anker et Frédéric Rouge peignent les types sociaux et professionnels et s'intéressent au monde de l'enfance. Adeptes du pleinairisme atmosphérique, François Bocion prend le Léman pour sujet principal, traquant inlassablement les jeux de la lumière solaire sur l'eau et le passage des nuages dans le ciel. Après une formation à Paris, il s'établit définitivement à Lausanne où il se crée une clientèle locale.

Dans le domaine du portrait, l'impressionnisme et l'Art nouveau invitent à étudier des instants d'intimité en plein-air ou dans les salons bourgeois. Le face-à-face avec le peintre se transforme en un moment de vérité, loin des conventions sociales. Les modèles sont montrés dans leurs attitudes familières, dans le repos, le loisir ou l'exercice de leurs activités quotidiennes (Louise Breslau, Ernest Biéler, Charles Giron). Tout comme le sculpteur belge Constantin Meunier qui traduit dans une veine réaliste la pénibilité du travail des ouvriers, le Franco-Suisse Théophile-Alexandre Steinlen met son art au service de ses convictions politiques et de son engagement dans la lutte contre les injustices sociales. Installé dans le quartier de Montmartre, il montre la vie diurne et nocturne du petit peuple parisien dont il se fait le porte-voix.

Salle 3:

L'art en France du réalisme au postimpressionnisme

Les expéditions militaires menées par la France en Afrique sont accompagnées de la production d'images orientalistes qui participent à la construction de l'idéologie colonialiste. Jean-Léon Gérôme apporte sa contribution à l'égyptomanie qui se répand tout au long du XIX^e siècle ; il multiplie les représentations de paysages, de monuments antiques et de scènes de genre. Charles Édouard Rothenhaus, son élève à l'École des Beaux-Arts de Paris, hérite de sa conception théâtralisée des récits bibliques et historiques. Horace Vernet, au service du régime du Second Empire, incarne l'alliance de l'art, de l'église et de l'armée.

En contrepoint, nombreux sont les artistes qui, loin de la vogue de l'exotisme, explorent le territoire national. Au début du XIX^e siècle, une nouvelle génération libère la peinture de paysage de l'académisme. Jusqu'alors, les études d'après nature, exercices d'observation, n'avaient pas la prétention de rivaliser avec le paysage composé ou de figurer dans les Salons.

Jean-Baptiste Camille Corot est parmi les premiers à donner ses lettres de noblesse à la pratique du plein-air. Dès les années 1820, dans la forêt de Fontainebleau, il œuvre à valoriser les notions de spontanéité et de rapidité d'exécution, de fraîcheur de la matière, d'individualité de la sensation. Après 1848, le village de Barbizon devient un lieu de passage et de rencontre de peintres attachés à cette approche « réaliste ». Attentifs à la texture contrastée des matériaux et aux effets de lumière, ils conçoivent la nature en elle-même comme un événement (Narcisse Díaz de la Peña). Gustave Courbet s'attache à des motifs exprimant, au même titre qu'une scène animée, un sentiment de fragilité existentielle.

Au début des années 1860, des genres autrefois considérés comme mineurs deviennent les terrains favoris des révolutions de la modernité picturale. Il en va ainsi de la nature morte. Si certains artistes s'inscrivent encore dans la tradition (Augustin Théodule Ribot),

d'autres s'en emparent pour écrire les premières pages de la marche vers l'autonomisation de la forme et de la couleur (Paul Cezanne, Henri Matisse). Il en va de même pour le paysage qui poursuit son évolution vers l'expression toujours plus affirmée de la capture des sensations fugitives au centre des préoccupations des impressionnistes (Claude Monet en Normandie, Auguste Renoir dans le Sud de la France). Avec les Nabis, le paysage renoue avec un langage musical, décoratif et ornemental (Ker-Xavier Roussel, Maurice Denis).

Salle 4:

La figuration d'Auguste Rodin à Alberto Giacometti

Au tournant du XX^e siècle, Auguste Rodin est le promoteur le plus remarquable d'une sculpture en pleine mutation, entre tradition classique et modernité. Pour lui, la ressemblance avec le modèle doit être à la fois physique et morale. Ses héritiers, tel Émile-Antoine Bourdelle, franchissent un pas supplémentaire dans l'expressivité en travaillant avec des entailles, des anfractuosités et des mutilations; ils intègrent le socle dans la conception du volume.

Au milieu des années 1920, Alberto Giacometti prend ses distances avec l'héritage de Rodin et avec l'enseignement qu'il a reçu de Bourdelle. Il étudie les arts cycladique et égyptien, découvre les arts africain, mexicain et océanien, se nourrit des principes du cubisme et bientôt du surréalisme. Privilégiant l'analyse de sa seule vision, il pousse à l'extrême la décomposition et l'amincissement des corps.

À Genève dès fin 1941, Giacometti retrouve Balthus, rencontré à Paris dans les années 1930. Pendant la Seconde Guerre mondiale et dans la décennie suivante, nombre d'artistes, comme eux habités par la nécessité d'un retour à l'humain, refusent l'abstraction et réinterrogent la figuration dans le contexte de l'existentialisme. Dans ses portraits, Balthus explore une esthétique personnelle faite d'effets de disproportion, de poses inhabituelles et de simplifications formelles.

Une sensation de malaise émane de la rigidité des attitudes et de la vacuité des regards conférées par Balthus à ses modèles. On la retrouve dans les tableaux peints pendant la Seconde Guerre mondiale par Francis Gruber qui traduit la dure réalité de l'époque et de la condition humaine par une lumière froide, des corps décharnés et figés, des espaces oppressants. Au même moment, pour Giacometti, saisir les caractéristiques physiques et psychiques s'avère un objectif impossible à atteindre. Faisant descendre la sculpture de son socle, il interroge son rapport avec le spectateur et l'espace. Élanés ou massifs, frontaux, ses personnages semblent des morceaux de magma, déchiquetés, pétris et creusés.

Jean Dubuffet, à la recherche d'une nouvelle figuration, recourt à des moyens sommaires, opte pour le tracé grossier et le dessin fruste qu'il admire dans l'art des autodidactes. Il engage lui aussi une confrontation physique avec les matériaux et recouvre la toile de couches pâteuses comme des mastics. Dans ses paysages, comme Balthus, il est en quête de l'« effet muraille » de la peinture à fresque. Arrivé à Paris en 1948, Zao Wou-Ki compte Giacometti parmi les amis qui le confortent dans sa quête formaliste. Optant pour la voie de l'abstraction lyrique, il concilie sa culture chinoise d'origine et la modernité occidentale, renouant avec les gestes primordiaux dans des grandes compositions dynamiques.

2^e étage

Salle 5 :

Au seuil de l'abstraction : les années 1950

Après la Seconde Guerre mondiale, que ce soit en France ou aux États-Unis, la peinture abstraite connaît des développements nouveaux, qui la distinguent de la géométrie caractéristique des pionnières et pionniers de l'abstraction (Kasimir Malevitch, František Kupka, Piet Mondrian, Sonia Delaunay, etc.). Différents noms, comme « peinture lyrique » ou « art informel », lui ont été donnés pour la décrire, sans réussir toutefois à englober la diversité des démarches. Par exemple, à Paris, Maria Helena Vieira da Silva propose une peinture allusive, dont la construction fragmentée évoque des architectures, tandis que Pierre Soulages explore les effets de matière et de lumière avec divers outils, matériaux et supports. L'Europe attire aussi les peintres américain·e·s. En Italie, Cy Twombly développe une abstraction intime et érudite pétrie de références à l'antiquité. À Paris, Beauford Delaney expérimente les possibles d'une abstraction queer, à la fois fluide et lumineuse. L'élan du projet créatif lui-même trouve son expression dans la liberté du geste pictural qui va jusqu'à la saturation de l'espace, comme en témoigne la toile de Kimber Smith.

Salle 6 :

Sortir du tableau : les années 1960

Dès la fin des années 1960, la révolution sociale qui traverse l'Europe occidentale bouleverse le travail des artistes, impatient·e·s de se défaire des traditions qui pèsent sur l'art. La peinture est le premier médium à être touché, avec l'avènement du Pop Art qui emprunte ses sujets à une culture consumériste et urbaine. Les couleurs vives et les slogans renvoient aux publicités qui essaient alors dans les villes (Jannis Kounellis, Émilienne Farny). À Paris, les artistes du Nouveau Réalisme introduisent dans leurs œuvres des objets tirés du réel (Daniel Spoerri, Dieter Roth). Inspiré·e·s par le courant Fluxus,

d'autres artistes encore proclament l'équivalence entre l'art et la vie. Non sans humour, elles et ils intègrent des gestes, des images et objets quotidiens dans leurs travaux et s'emparent de matériaux issus de l'industrie, tels que le néon, le phosphore ou encore le plastique (Tadeusz Kantor, Janos Urban). Parallèlement, l'art vidéo devient un champ d'expérimentation et de recherche visuelle: l'image en mouvement donne davantage de place au corps, outil de militantisme (VALIE EXPORT), tandis que le montage ouvre la voie aux jeux formels (Jean Otth, Nam June Paik).

Salle 7:

L'espace au corps : les années 1980

Au cours des années 1980, s'affirme une tendance picturale et sculpturale qui s'oppose à l'austérité des pratiques minimales et conceptuelles de la décennie précédente, tout en étant aussi le fruit de l'histoire de la peinture du XX^e siècle: le néo-expressionnisme. En Allemagne et en Autriche, il est incarné par le groupe des Neue Wilde (Nouveaux Fauves); en Italie, par la Transavanguardia (Trans-avant-garde); aux États-Unis, par la Bad Painting (Mauvaise peinture). Cette forme de figuration libre, âpre, exaltée, qui touche également la scène suisse, est le produit d'un geste violent et obstiné, aux prises avec l'image qui émerge dans un temps très court. Le dessin et la peinture perdent leurs qualités distinctives: fusain, encre, aquarelle ou acrylique, la technique est directe, sans esquisse préalable, et appliquée souvent à des supports de papier, comme chez Miriam Cahn, Günter Brus ou encore Birgit Jürgenssen. La feuille porte généralement le témoignage de l'artiste à l'œuvre (plis, froissures), entraînant son corps entier dans un moment intense et rapide de création. Si le corps ou sa trace est très présent, certain·e·s artistes recourent à une mythologie toute personnelle pour le signifier. Ainsi, Hélène Delprat adopte une figuration qui se réclame de figures totémiques dans ses toiles des années 1980, tandis qu'Albert Oehlen s'approprie des motifs lourds d'associations dans une peinture gestuelle qui refuse toute contrainte technique.

Salle 8: Abstractions

Une fois dépouillés de toute référence au monde extérieur, les tableaux ne renvoient plus qu'à leurs propres forme et matérialité : c'est ce qu'Olivier Mosset avait appelé, en 1969, le « degré zéro de la peinture ». Créé près de vingt ans plus tard, son grand monochrome rouge manifeste cette absence d'événement. John M Armleder, associé au mouvement néo-géo, élabore pour sa part des « sculptures d'ameublement » qui, avec humour, renvoient l'œuvre à sa finalité d'ornement de salon. C'est à la suite des réflexions de ces deux artistes sur le renouveau de l'art abstrait que s'instaure, dès les années 1980 et jusqu'à aujourd'hui, un intérêt marqué pour l'abstraction géométrique dans l'arc lémanique. Le geste personnel du créateur est alors remplacé par l'application uniforme de la couleur sur la toile, et la subjectivité, neutralisée par la géométrie des motifs, transparaît presque uniquement dans les choix formels. Si certain·e·s artistes renvoient à des anecdotes personnelles dans leurs œuvres (Jean-Luc Manz), d'autres travaillent selon un protocole préétabli (Claudia Comte) ou encore poursuivent une réflexion sur l'objet-peinture et le caractère sculptural de la toile (Pierre Keller).

Salles 9–10 : Reconquérir la scène

Au cours de l'histoire, nombreux sont les positionnements artistiques qui ont été marginalisés ou invisibilisés. C'est notamment le cas des pratiques dites « queer » qui tirent leur portée politique et leur force esthétique de l'histoire des communautés non normatives, sans pour autant constituer une catégorie stable et figée. Bien au contraire, en refusant de valoriser un système normatif marqué par la binarité, les artistes réun·e·s dans ces salles placent le caractère fluctuant et pluriel de nos identités au cœur de leur réflexion. Par-delà leur diversité, ces modes d'expression sont unis par la même volonté de reconquérir une visibilité.

Intégrant souvent des éléments de design, le travail de Tom Burr s'intéresse à l'érosion de l'espace public et à notre situation de spectateur·ice face à un espace fantasmé. Les deux estrades se présentent comme des espaces théâtraux vierges de (re)présentation et de démonstration, à la manière d'un décor en attente d'activation. Détournant avec humour la technique du trompe-l'œil en y intégrant des fragments de corps, Sarah Margnetti interroge quant à elle la dimension politique de la sphère domestique et de son architecture. Les dynamiques complexes qui existent entre l'individuel et le collectif, le privé et le public, l'intérieur et l'extérieur se trouvent au cœur de ces stratégies de visibilité. Le travail photographique de Pierre Keller saisit sur le vif l'odyssée érotique de la scène gay des années 1980, marquée par la clandestinité. À l'opposé, fascinée par les mécanismes de la célébrité et les images qu'elle génère, Nina Childress immortalise la silhouette androgyne du chanteur suisse Patrick Juvet dans une attitude de défi de laquelle émane une affirmation de soi. Parodiant le genre du biopic, l'élément performatif donne également corps à la série de dessins à dimension autobiographique de Guillaume Pilet.

Enfin, la pratique de Pauline Boudry / Renate Lorenz procède d'une «archéologie queer» pour faire ressurgir des figures drag oubliées, selon un principe de superposition d'images. Le film *Normal Work* est inspiré de photographies d'archives prises dans les années 1860 en Angleterre par Hannah Cullwick, une femme ayant travaillé toute sa vie comme domestique. Elle y pose en tenue de travail, mais aussi en «class drag» ou en «ethnic drag», à savoir dans les rôles tantôt d'une bourgeoise, tantôt d'une esclave noire. Rejoué par le performer Werner Hirsch, ce geste pose la question du franchissement des normes sociales, et, pour reprendre le titre d'un ouvrage de la philosophe Judith Butler, de la visibilité de «ces corps qui comptent.»

Salles 11+13:

Les mots et les images

Le titre de ces salles est emprunté à René Magritte qui, en 1929, décrit dans un texte éponyme l'usage poétique qu'il fait des objets et de leur nom dans ses œuvres. Près d'un siècle plus tard, la formule du peintre surréaliste invite à mettre en lumière la diversité des vocabulaires formels développés par les artistes tout au long de leur carrière. Les œuvres présentées ici réunissent quelques-uns de ces lexiques, proposent des mots pour traduire des pensées, ou encore jouent des illusions de la perception en transformant les formes et les significations. En introduction, les visiteuses et visiteurs traversent le « poème spatial » de Renée Green composé de bannières de couleur sur lesquelles se déploient les vers d'un poème écrit par Laura Riding au début des années 1930. Chez Chérif et Silvie Defraoui, l'écriture, coupée horizontalement, devient signe et ornement. Les certitudes surgissent puis se défont dans les anamorphoses de Markus Raetz, un trouble qu'explore Giuseppe Penone dans ses œuvres qui analysent les mystères de la vision et de sa représentation.

Salle 12:

Monuments

En 1982, Maya Lin, alors étudiante en architecture à l'Université de Yale, remporte le concours pour la réalisation du *Monument pour les vétérans de la guerre du Vietnam*, un mémorial en marbre noir en forme d'entaille dans le sol, contrepont explicite à la verticalité triomphante de la statuaire de Washington et à sa blancheur. Dans son sillage, de nombreux artistes vont traduire la complexité des processus de mémoire et de leur représentation par des « anti-monuments », mettant en avant l'absence, le vide, la perte, plutôt qu'un récit unifiant. On pense au *Monument contre le fascisme* d'Esther Shalev-Gerz et Jochen Gerz (Hambourg-Harbourg, 1986-1993), au *Mémorial de la Shoah* de Rachel Whiteread (Vienne, 2000), mais aussi à des œuvres réalisées non pas pour l'espace public, mais pour le musée. Ainsi, dans la collection du MCBA, *Real Pictures* (1995-2007) d'Alfredo Jaar et

Gurbet's Diary de Banu Cennetoğlu, mais aussi, dans une veine plus dystopique, *Pacific Fiction – Study for a Monument* de Julian Charrière. Tous participent d'une approche anti monumentale de la mémorisation et rendent compte de la difficulté à donner une forme plastique à la commémoration de la violence comme aux grands drames de l'Histoire. Dans le film de Adrian Paci *The Column*, présenté dans la salle adjacente, c'est le matériau même du monument, et ses déplacements dans une économie globalisée, qui est au centre du propos.

Publications

Guide de la collection

Avec des textes de
Bernard Fibicher, Catherine
Lepdor, Camille Lévêque-
Claudet, Laurence Schmidlin,
Nicole Schweizer, Camille
de Alencastro
Coédition : Musée cantonal
des Beaux-Arts de Lausanne
et Scheidegger & Spiess, Zurich,
2020 (2 versions FR, EN).
CHF 25.- à la Librairie-Boutique
du MCBA
CHF 29.- en librairie

Ça bouge au musée !

Gisèle Comte
Coédition : Musée cantonal des
Beaux-Arts de Lausanne et
La Joie de lire, Genève, 2019.
CHF 14.-
Public : dès 18 mois

Regarde, elles parlent !

*15 œuvres du musée te
racontent leur histoire :*
Avec des textes de Gisèle
Comte, Sandrine Moeschler,
Laurence Schmidlin et Deborah
Strebel et des illustrations
originales de Fausto Gilberti
Coédition : Musée cantonal
des Beaux-Arts de Lausanne
et La Joie de lire, Genève, 2019.
CHF 19.90
Public : dès 8 ans

Association des Ami·e·s du MCBA

Visites réservées, cours et
voyages, etc.
→ mcba.ch → Amis du Musée

Digital

Œuvres commentées :
Plus de 300 notices illustrées
→ mcba.ch/collection

Web-dossiers :

Deux œuvres phares détaillées.
Luce e ombra et *Le Massacre
de la Saint-Barthélemy*
→ mcba.ch → la collection

Les invités de la collection :

Des œuvres prêtées par des
collections privées dialoguent
avec la collection du MCBA.
→ mcba.ch/
invites-de-la-collection

Rendez-vous

Ateliers intergénérationnels
de 0 à 100 ans

Ateliers pour enfants

Ateliers pour adultes

Visites des tout petits
de 3-5 ans, avec un·e adulte

Visites publiques et privées

Programme complet :
→ mcba.ch/agenda

Accueil des classes

Visites interactives, visites par
les pairs, projets pédagogiques
sur mesure, aides à la visite

Musée cantonal
des Beaux-Arts
PLATEFORME 10
Place de la Gare 16
1003 Lausanne
Suisse

T +41 21 318 44 00
mcba@plateforme10.ch
www.mcba.ch
@mcbalausanne
@mcba.lausanne

Partenaire principal
Plateforme 10

AUDEMARS PIGUET
Le Brassus

Partenaires principaux
construction MCBA

